

INSERTEMENTS

adresser au Bureau du Journal
à 8 h. 11 heures du matin et
à 2 h. 46 heures ou de 8 à 10 heures
du soir.

Rédaction et Administration:
PIEDRAS 177 (premier étage)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR—J. G. BORDON DUBARD

ABONNEMENTS

Un mois \$ 1.00 or \$ 1.50 or \$ 5
Trois .. 3.00 .. 4.50 .. 15
Six .. 6.00 .. 9.00 .. 30
Un an .. 12.00 .. 18.00 .. 60
Numéro du jour .. 0.04
..... 0.10
Les abonnements partent des 1er
et 15 chaque mois.

III Année Num. 532--407

MONTEVIDEO--Vendredi 27 Janvier 1893

La Patrie

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS

Assemblée Générale du 20 Janvier 1893

RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION POUR L'EXERCICE 1892

Messieurs les Sociétaires:

Il serait tout à fait superflu de vous parler des difficultés contre lesquelles votre Conseil a eu à lutter pendant l'année 1892. Vous en connaissez la source, vous savez aussi dans quelle situation se trouvent aujourd'hui la plupart, pour ne pas dire tous les chefs de maison, et partant, les Sociétés de Secours Mutuels qui existent à Montevideo.

Parmi toutes ces Sociétés, LA PATRIE est certainement l'une de celles qui ont le moins souffert de la crise qui pèse sur le pays. Tous les obstacles que votre Conseil a eu à surmonter ont disparu devant l'entente qui a toujours régné parmi ses membres. Un tableau clair et succinct de notre situation financière, vous permettra de voir, plus que toutes les paroles, que la Société ne s'est pas arrêtée dans le mouvement en avant qui lui a été imprimé par nos prédécesseurs.

MOUVEMENT DE CAISSE DU 1^{er} JANVIER AU 31 DÉCEMBRE 1892

DOIT

1 ^{er} Janvier. Solde en Caisse.	\$ 33 81
31 Décembre. Mutuelle.	10 218 50
11 Dées.	247 10
11 Escomptes et Intérêts.	835 00
11 Cotisations d'Entraide.	121 00
11 Profits et Pertes.	56 00
11 Banque Supérieure.	500 00
Total	\$ 12.061 41

AVOIR

31 Décembre. Frais Généraux.	\$ 2.151 26
11 Médecins.	3.125 20
11 Pharmaciens.	3.725 44
11 Bénévoles.	233 39
11 Indemnités.	677 50
11 Dées.	237 39
11 Fonds de Réserve.	206 52
11 Banque Commerciale.	1.000 00
11 Meubles et utiles.	126 40
11 Service funéraire.	61 00
Solde au Caisso.	\$ 314 40

\$ 12.061 41

Le total des recettes effectuées du 1^{er} janvier au 31 décembre 1892 a été de \$ 11.530,60. La recette mensuelle la plus forte a été celle de juillet \$ 1.153,60; la plus faible, celle de février \$ 773,20.

Les dépenses de l'année (du 1^{er} janvier au 31 décembre 1892) se sont élevées à \$ 11.519,92, ainsi réparties:

Médecins 3.125,20; Pharmaciens 3.725,44; Indemnités 677,50; Dées 237,39; Bains 239,39; Frais Généraux 2.151,26; Fonds de réserve 206,52; Frais funéraires 61; médecins (cas d'urgence) 2; meubles 126,40.

Le service médical a coûté un total de 2.703 consultations, qui ont coûté \$ 811,80, et de 3.919 visites qui ont coûté \$ 1.579,60.

Pour les enfants, il y a eu 350 consultations (\$ 10) et 1.567 visites (\$ 620,80).

En résumé—Recettes..... \$ 11.530,60
Dépenses..... \$ 11.519,92

Les fonds de réserve montent à la somme de piastres 2.115,00.

N.B.—A la date du 21 il a été déposé à la Banque Supérieure la somme de trois cents piastres.

Par suite le capital métallique de la Société se compose de

Une hypothèque \$ 7.000 00
Une traite sur la Banque Commerciale 1.000 00
Déposé à la Banque Supérieure 800 00
Solde en caisse 211 40

Total \$ 9.011 40
Soit \$ 890,63 de plus qu'au 31 Janvier 1892.

CAPITAL

Solde en caisse.	\$ 514 40
Membres.	820 00
Meubles et utiles.	312 66
L. B. Supérieure.	500 00
Sur hypothèque.	7.000 00
Banque Commerciale.	1.000 00
Total	\$ 10.206 06
Requis à percevoir.	830 60
Total	\$ 11.036 66

En 1891, le capital de la Société était de piastres 10.500,01. Il est, aujourd'hui, de piastres 10.206,06 (dont \$ 9.011,40 en espèces) auxquelles nous ajoutons \$ 830,60 produit de la réduction d'un certain nombre de reçus qui tous seront perçus, car aucun d'eux ne se trouve en contradiction avec l'article 57, paragraphe 1, de nos Statuts. Tous les comptes de l'année 1892 ont été payés. Il nous reste que les dépenses du mois de Janvier, dont les reçus ne nous ont pas encore été présentés. Nous avons donc un capital de \$ 11.036,66, soit \$ 512,91 de plus que l'année dernière.

Voilà, Messieurs, quelle est notre situation. Nous n'avons pas de nous en plaindre. Un particulier qui, par ces temps de crise, mettrait un millier de dollars de côté à la fin de l'année, pourrait se vanter d'être riche. Raison de plus pour que votre Société de Secours Mutuels ne se montre pas mécontente. Elle a fait de son mieux pour ne pas laisser ses membres dans le besoin. Elle ne leur a pas marchandé, et si elle a eu un regret, c'est d'avoir vu que la Société ne soit pas abandonnée par un poste qu'il a dignement occupé.

Notre service médical est toujours le même. L'éloge de ces Messieurs n'est plus à faire, pas plus que celui de nos deux employés Messieurs Lhez et Garat. Qu'ils nous permettent seulement de leur adresser ici nos remerciements pour tous les bons services qu'ils ont rendu à LA PATRIE.

MOUVEMENT DES SOCIÉTAIRES

DU 1^{er} JANVIER AU 31 DÉCEMBRE 1892

Sociétaires au 1 ^{er} Janvier 1892.	817
Id admis dans le courant de l'année.	67
Id réintégré.	22
Total	906

A déléguer:
Sociétaires délégués 8
Id démissionnaires 29
Id rayés (art. 57) 73
Id suspendus (art. 57) 23
Total 133

Sociétaires au 31 Décembre 1892 797
Dont 37 en congé

Les fêtes du 14 Juillet, organisées par un groupe de sociétaires, ont été célébrées au Casino Familial. Le produit net de ces fêtes, soit \$ 152,00, a été versé tout entier entre les mains des victimes du vapour français «La Platte».

Cette année aussi, LA PATRIE s'est jointe aux autres Sociétés françaises, pour aller saluer le Ministre de France, et lui dire que les sociétaires n'oublient pas leur patrie, qu'au contraire, ils gardaient pour elle un profond attachement.

En l'année 1892 nous avons eu la douleur de perdre les sociétaires suivants: Elmoad Del-sarte, Aristide Béchaul, Mario Higoburu, Jean Higoburu, Pierre Lavignasse, Mario Lavignasse, Octavio Mouline, François Daré.

Les familles de 3 de ces sociétaires ont demandé à bénéficier de l'art. 60, paragraphe 3, de nos Statuts.

Mr. Pouja la a été appelé à remplacer au Conseil Mr. Daré décédé.

Le 6^{ème} anniversaire de la fondation de la Société a été célébré à la quinta de Zampa. Il est inutile de vous dire que cette fête, toute française, organisée par des hommes qui n'en étaient pas à leur coup d'essai, n'a pu laisser que d'excellents souvenirs à ceux qui y ont assisté.

Sur la proposition de M. Welker, proposition qui a été favorablement accueillie par l'Assemblée générale du 7 Août 1892, nous avons dû modifier l'article de nos Statuts relatif aux enterrements.

Le Conseil a cru bien faire de participer à l'achat d'un drapeau qui servirait à grouper tous les membres de la colonie française dans les occasions solennelles, et qui doit être déposé au Cercle Français.

Le Conseil a également bien fait d'acheter un étendard pour la Société. Ce sont des dépenses qui ne nous endetteront pas et qui, au contraire, nous empêcheront de faire un mauvais figure au milieu des autres Sociétés.

Quant au local que nous occupons actuellement, chacun de vous peut voir combien les conditions dans lesquelles il se trouve sont meilleures que celles du local que nous occupions autrefois. Sur tout, sachant que le loyer est absolument le même qu'avant.

En vertu de l'article 7 de nos Statuts, vous êtes appelés à nommer six conseillers en remplacement de Messieurs Volny Laboure, A. Gaudin, P. Guillaumon, J. M. Nogués, P. Pou ade, P. Muraccio.

Les membres restants remercient très-sincèrement leurs collègues dont le mandat expire aujourd'hui, de l'esprit de bienveillance et de confraternité avec lequel ceux-ci ont toujours traité. Ils s'acharneront à les louer dans la mesure de leurs forces, et se souviendront de leurs exemples, pendant l'année 1893.

Nous n'avons pas grand chose à ajouter, Messieurs, à ce que nous venons de vous dire. Aussi, permettez-nous de clore ce rapport, en faisant les vœux pour la prospérité de LA PATRIE que nous aimons tous, et au soutien de laquelle nous contribuerons de toutes nos forces.

Le Rapporteur.—A. BIZERQUE.

CHRONIQUE PARISIENNE

Paris, 30 décembre 1892.

Si l'année 1892 finit dans une atmosphère d'assafetida, celle qui doit déborder dans quarante-huit heures ne paraît pas devoir sentir la rose. Pas plus que celle des confiseurs, nous n'aurons la grève des vidangeurs, et pendant de longues semaines encore, l'on sera donné de voir des gens que l'on s'imaginait mieux doués, se disputer les petites ténalités qui sont au coin des bornes, pour les vider sur le premier qui passe.

Malgré tout et peut-être aussi à cause des inquiétudes qu'inspirent ce nombre d'inlividus classés ou déclassés malgré le flot toujours montant des révélations, des démissions ou bien des calomnies, on a rarement vu autant de corbeilles de fleurs, de jouets, de fondants ou de pralines sillonner Paris à des commissions, que depuis huit jours.

On affirme, et j'ai d'excellentes raisons pour ne pas douter, que l'argent est rare mais alors, si l'argent est rare, pourquoi, répond un curieux, les étonnantes sont-elles si abondantes? J'aurais voulu avoir sous la main un mortuaire qui m'expliquât ce phénomène de la multiplication des fleurs et des pralines. Par malheur, le mortuaire a presque entièrement disparu du monde civilisé.

Un n'en trouve plus nulle part. C'est une race perdue comme celle des porteurs d'eau. Allé, aussi loin que vous le permettez. L'ennemi forcé, vous aurez beau sonner à toutes les portes et demander si on n'a pas un mortuaire dans la maison, on vous répondra presque partout:

—Nous avons des lampistes, des panamistes, des fumistes, des chéquistes, mais nous n'avons pas de mortuaire.

Heureusement, un de mes amis, qui n'est pas mortuaire mais qui est fabricant de bronze, m'a fait comprendre en cinq minutes tout le mécanisme du jour de l'an; il m'a prouvé, à l'aide de ses mains, qu'en effet, moi, on possède, moi, on a, moi, on donne, moi, on reçoit.

Voilà son raisonnement, vous allez voir comment il est simple:

Vous devez quinze cents francs à un Monsieur, ce qui est fort triste mais triste cependant que si le monsieur vous les devait. Si vous avez les 1500 fr. dans un tiroir, vous les tirez tout bonnement, et, le jour de l'échéance arrivé, vous les portez à votre créancier qui vous avez eu le droit de traîner de l'un et d'un autre pour peu que vous on dise.

Si, au contraire, vous n'avez pas les 1500 francs dans votre tiroir, vous vous tenez forcément ce langage à vous-même:

Comment faire pour que cet homme ne fasse pas saisir mes rideaux et vende la pendule de mes pères sur le trottoir qui longe ma maison? Je n'entrevois qu'un moyen, c'est de donner à sa femme, pour ses étrennes, une théière en vermeil, il croira que c'est de l'or, et, avant qu'il ait reconnu son erreur, peut-être, j'aurai-je parvenu à réunir la somme qui doit me libérer.

Voilà comment les trois quarts des chevaux à bascule, des polichinelles en papier doré, des éléphants en baudruche et des poupées automatiques peuvent pour l'œil exercé révéler une situation péninsulaire ou morale qui échappe au regard de l'homme distrait.

En poursuivant jusque dans ses dernières conséquences le système de mon marchand de bronzes, on arriverait à cette conclusion que l'homme le plus honorable est celui qui fait le moins de cadeaux au jour de l'an, puis que les étonnantes qu'il refuse à tout le monde prouvent qu'il ne doit rien à personne.

Il est douloureux de le constater, mais ce serait la première fois, depuis Washington, qu'un homme aurait trouvé du bénéfice à rester honnête.

G. G.

FINANCES ARGENTINES

L'ARTICLE DU «TIMES»

Le «Times» vient de publier sur les finances de la «République Argentine» un article qui fera sensation, croyez-vous.

On remarquera, toutefois, que le journal anglais n'indique pas les bases même sur lesquelles il établit ses calculs et recettes, et cette lacune sera d'autant plus regrettable qu'on sait bien qu'il a fallu surpayer les paiements en espèces du service de la Dette extérieure pour obtenir l'équilibre budgétaire présenté dernièrement aux Chambres.

Mais laissons la parole à notre confrère: «Il reste à vivre à Montevideo argentins une douzaine de mois à peine; ainsi s'agit-il d'un délai, un peu court, pour savoir ce qu'il adviendra à son expiration. Beaucoup de considérations sont formulées, à ce propos; généralement on croit qu'il faudra prendre de nouveaux arrangements.

Les observations de M. Romero, ministre des finances argentines, récemment publiées, semblent être venues donner un appui à cette manière de voir; mais, telles qu'on les a rapportées, les remarques de cet homme d'Etat manquaient de précision. Il paraît résulter d'ailleurs d'avis officiels récents que ces remarques n'expriment pas la politique du gouvernement.

Il n'y a pas d'utilité à discuter dès à présent la situation hypothétique qu'il y aura à la fin de 1893, mais ce qui ne peut résulter d'un essai de voir jusqu'à quel point le moratoire est encore nécessaire pour permettre à l'Etat argentin de faire face à ses obligations.

Les provinces et les municipalités argentines en état de cessation de paiements sont incontestablement, pour le moment, hors d'état de payer en entier, ce qu'elles doivent, mais tel n'est pas le cas du gouvernement national. Il va la peine d'examiner la position de celui-ci et à la lumière des derniers résultats connus et d'essayer de calculer de combien ses ressources liquides sont au-dessous de la somme exigée pour le paiement complet de ses charges, tant intérieures qu'extérieures.

Mais d'abord, quelles sont-elles, ces charges? Elles sont actuellement de:

Service complet, amortissement de l'emprunt de 1891, liv. st.	506.000
Intérêts de l'emprunt de 1891 (112 millions en circulation)	270.000
Service complet de la Dette Intérieure	814.000
Obligations or-à émettre pour l'achat des Waterworks de Buenos-Ayres	336.000
Port de Buenos-Ayres	82.000
Garanties des chemins de fer	921.000
Total	liv. ster. 3.003.000

Service complet, intérêts et amortissement, des routes, fait en scripts à l'heure actuelle 1140.000

Total liv. ster. 4.419.000

Or, quelles sont les ressources liquides du gouvernement argentin? Les recettes des douanes ont produit, pour les onze premiers mois de l'année, 82 millions de dollars environ, ou un moyen de 7 1/2 millions par mois. Admettant que le dernier mois de l'année ne donne que 6 millions, ce qui est certainement beaucoup moins que le chiffre probable, puisque nous avons produit 7.700.000 dollars, septembre 8.811.000 dollars, octobre 8.074.000 et novembre 6.800.000 dollars, nous aurons un total de recettes douanières de 87.000.000 de dollars pour cette année.

D'après le premier projet du budget pour 1893, qui semble avoir été dressé avec les évaluations peu élevées, le montant des recettes nationales peut certainement être évalué pour cette année à dollars 23.000.000, soit donc au total 110.000.000 dollars.

Les dépenses administratives exigent environ 44.000.000 dollars, le restant, un excellent de dollars 66.000.000, lequel, converti en dollars-or à 183 p. c., donne environ 4.700.000 livres sterling.

Il resterait donc un bon d'environ 250.000 liv. st. après le service complet de la dette, amortissement compris, soit 470.000 livres st.

On ne peut toutefois tabler sur cet excédent, car il est improbable que les dépenses puissent être maintenues dans les limites qui leur sont assignées et qu'il doive y avoir d'importantes réductions sur les droits d'entrée. Mais on pourrait continuer pour un temps à suspendre l'amortissement, ce qui fournirait au gouvernement argentin une somme respectable au moyen de laquelle il pourrait opérer ces dégrèvements des droits.

Il est assez étrange, pour nous qui avons les chiffres de 1892 sous les yeux, que le budget de 1893 clôture sans excédent. Mais ce résultat provient de ce que le revenu est calculé à un taux qui paraît très bas, même en admettant qu'on ait songé au dégrèvement des droits d'entrée.

Il est probable que ces mesures sont judicieuses; mais avant que des réformes des droits d'entrée soient mises à exécution, les droits d'exportation, qui sont bien plus pécuniaires, devraient être réduits. Si les hommes d'Etat argentins sont sages, ils s'attacheront à maintenir le crédit national en exécutant honnêtement les engagements de la nation, ce qu'elle peut évidemment faire si elle le veut. A l'exception peut-être de l'amortissement déjà mentionné.

Qu'on n'oublie pas que la Chili, un Etat dont le crédit est incontestablement meilleur que celui de l'Argentine, et grâce à la manière dont il a tenu ses engagements, a dû suspendre l'amortissement à l'époque de la guerre contre le Pérou.

On peut émettre des doutes—comme le fait la Gazette de France—au sujet de la stabilité du cours de 183 adopté pour l'agio sur l'or, ainsi que les évaluations de recettes et dépenses.

Cependant l'article du Times prouve—et c'est la son importance—que si les Argentins le veulent, ils sont en état de remplir leurs engagements bien mieux que ne le faisaient auparavant les informations transmises récemment à l'encore de Buenos-Ayres.

Moyennant des concessions mutuelles, il paraît désormais établi que l'amélioration graduelle de la situation économique de l'Argentine aidant, un arrangement définitif pourra concilier tous les intérêts.

LA DYNAMITE AUX ETATS-UNIS

Les récentes ravacheries parisiennes rappellent à un collaborateur de la «Révue bleue» quelques-uns des exploits de la dynamite américaine. En voici un qui est tout à l'honneur sinon à l'avantage du dynamite américain, puisqu'il a permis de faire sauter ses éminences françaises, nouveaux-jour qui cultivent à la fois la dynamite et la poudre d'escampette, il a du moins le courage d'exprimer sa vie... et le mérite de la perdre.

Le 6 décembre 1891, à onze heures et demi du matin, Russell Sage, banquier, —pré de cent fois millionnaire—de New-York, franchit d'un pas ses bureaux, situés au coin des rues Broadway et Hecor, accompagné de Ch. E. James, courtier en transactions. Un inconnu, lui dit un des employés, l'attendait et assistait pour lui parler. Très occupé, le banquier s'excusa de ce qu'il ne pouvait le recevoir en ce moment, et pria James d'entrer dans son cabinet particulier.

Il y suivit. Une porte en chêne, extraordinairement épaisse, mit à l'intérieur et l'homme de fer à l'extérieur, séparant ce cabinet de la partie des bureaux accessible au public. L'inconnu s'approcha alors du guichet derrière lequel se trouvait Frank Minzle, un employé, et lui demanda quand il pourrait voir M. Russell Sage.

—Il est occupé en ce moment, que lui voulez-vous?

—Je viens de la part de M. Rockefeller, pour traiter d'un achat de titres.

—Donnez-moi votre carte.

L'inconnu lui tendit et lui dit: H. D. Wilson.

—C'est moi.

—Que me voulez-vous? lui demanda le banquier.

—Veillez prendre connaissance de ceci, répondit Wilson, lui tendant sa missive et posant sur le rebord du guichet sa valise qu'il n'ouvrit comme pour en tirer des titres. Elle n'en contenait pas, mais bien un objet cylindrique et brillant qui, tout d'abord, n'attira pas l'attention du banquier, occupé à déplier la lettre.

Elle était écrite à la machine, et aussi courte que claire. Elle ne contenait que ces mots: «Veillez m'envoyer immédiatement 1.200.000 dollars (six millions de francs). Si vous ne vous exécutez pas, sans un mot, j'ai sur moi dix livres de dynamite avec lesquelles je fais sauter la maison, vous et moi, et tous ceux qui s'y trouvent.»

Etait-ce un fou? Peut-être. A coup sûr un homme déterminé, ayant fait d'avance la sacrifice de sa vie. Ses yeux clairs et froids dissimulaient le banquier, épiant le moindre de ses gestes.

Mintes fol, déjà Russell Sage avait eu affaire avec des fous ou des malfaisants. Mais fois sa vie avait été menacée, et ce n'était pas sans raison que son cabinet particulier, où nul n'aurait pu le bon casier, constituait, au centre de ses bureaux, une forteresse défendue par des murs épais et des portes solides. Dans sa résidence privée il en était de même, et nuit et jour des détectives, attachés à son service personnel, veillaient sur lui.

—Donnez-moi mille dollars, dit-il à voix basse à Wilson et en efforçant de maîtriser son émotion, c'est une grosse somme, et il me faut du temps pour la réunir. Attendez un moment.

—Pas une seconde... Ici... Maintenant, ou jamais.

—Mais encore me faut-il prendre l'argent; il est là... dans ma caisse.

Co disant, il fit un mouvement comme pour rentrer dans son cabinet ou s'abriter derrière la lourde porte dont deux pas le séparaient.

—Ne bougez pas, ou tout saute, répéta Wilson, tirant de sa valise la bombe qu'il fit le geste de lancer dans la direction de son interlocuteur.

GLACES ET SORBETS

Vous voulez prendre un bon sorbet? Allez-vous les glaces finement préparées, délicates et savoureuses, les glaces qui vous laissent sur les lèvres l'arôme d'un ruit ou le parfum de la vanille?

Lisez à la 3^e page l'avis du Casino de la Bolsa et courez chez Védère.

—A l'assassin! cria le banquier épouvanté. Mais ces clameurs se perdirent dans l'épou, vantage détonation de la bombe qui détalait faisant voler dans un tourbillon de poussière les guichets, les caisses, l'or, l'argent, les titres, le mobilier, tant ou blessant tout ce qui se trouvait là. Au coup de tonnerre de l'explosion succédait un silence de mort. Par les fenêtres brisées rampait une fumée lourde et noire. Dans la rue populéuse, le vide s'était fait instantanément. On n'entendait que des rumeurs lointaines, tintement des morceaux de verre qui se détachaient des vitres, les plâtres qui tombaient, les soubresauts des agonisants.

Quand, quelques instants plus tard, les officiers de police, accourus au bruit de l'explosion, pénétrèrent dans les bureaux, ils se trouvèrent en présence d'un épouvantable charnier. Des fragments de cadavres se jetaient au sol, six blessés gisaient sur le plancher. Derrière la porte en chêne, aux ferrures tordues descolées, Russell Sage, les cheveux et les sourcils brûlés, la figure ensanglantée, méconnaissable, mais vivant, était étendu près d'une tête humaine, détachée du tronc.

On put le transporter chez lui, où des soins assidus le ranimèrent et, plus tard, le sauvèrent. Deux commis, Frank Minzle et Benjamin Norton, avaient été tués sur le coup; il ne restait d'eux que des débris sanglants, au milieu desquels Frank Robertson, S. O. Slooun, M. Laidlow, C. M. Osborne, J. J. Slooun, A. demi brûlés, se tordaient dans d'épouvantables souffrances. Quant au meurtrier, on ne retrouva rien de son corps; seule, sa tête, celle-là même qui avait roulé jusqu'au seuil du cabinet de Russell Sage, détaché du tronc et traînant après elle un long lambeau de chair, était, par un singulier hasard, demeurée intacte; elle avait encore ses favoris bruns, ses cheveux courts, taillés en drossé et que recouvrait un chapeau de soie déformé et souillé de sang; près de là, on ramassa deux jambes et une main.

Russell Sage reconnut cette tête quand on la lui montra, enveloppée de linges pour dissimuler la hideuse section. Les traits de son assassin n'étaient nullement altérés, et ce fut avec un geste d'effroi qu'il s'écria: «C'est bien lui, ce sont bien là ses yeux bleus et encore ouverts, sa figure étroite et longue, son menton pointu et ses pommettes saillantes. Je ne le connais pas et je ne l'avais jamais vu.»

Qui était-il? On l'ignora encore.

C. DE VARIANT.

Le curé de Montbliart

Vous saurez, si vous ne le savez déjà, que Montbliart est une bien tranquille bourgade dans le fertile et dévotieux pays de Chimay.

Là, les enfants nouveaux-nés, les jeunes et les vieux qui se laissent trépasser, étaient tous baptisés, mariés et enterrés respectivement par le révérend dom Claude. C'est assez vous dire que ce digne ouvrier de la vigne de Seigneux était curé de la paroisse.

«Bien entendu, de saigneule, beau despêcheur d'heures, beau desbrideur de morses, beau desrotteur de vigiles; pour tout dire sommairement avec Rabelais:

«Vrai moine si onques en fut, depuis que le monde moine moins de moineices! Tel était le bedonnant dom Claude, curé de Montbliart en Fagne. Pour le digne curé, foin de l'ascétisme, foin des menus d'anachorète! Il avait l'aspect riant et vermeil comme des rais

AU LOUVRE

Grande Maison de confection pour hommes
DE
MIGUEL A. DEL GUERCIO

Cet établissement monté à l'instar des plus renommés des grandes capitales et situé dans une des principales rues de cette ville, offre continuellement à sa clientèle et au public en général, un grand et élégant assortiment de casimirs français et anglais et toujours de la dernière nouveauté, et pour que le public s'assure de la vérité il n'a qu'à visiter le magasin. En vue de la situation difficile la maison a fait un grand rabais sur ses prix.

Le public est prévenu qu'il trouvera AU LOUVRE le précieux américain appareil nouveau pour prendre la mesure des pantalons.

Pour se rendre compte des avantages qu'il y trouvera le public n'a qu'à visiter la grande maison de confection pour hommes AU LOUVRE.

191^a CONVENCION 191^a
Entre 18 de Julio y San José
MONTEVIDEO



INSTITUTO ODONTOLÓGICO

AMERICANO

DIRIGIDO POR LOS CIRUJANOS DENTISTAS

F. CASULLO Y H^{no}.

206—CALLE ANDES—206 ESQUINA 18 DE JULIO

Avistamos a nuestra clientela y al público en general que hemos establecido un Instituto Odontológico, único en su clase en Montevideo.

En este Instituto es en donde se encuentran las ventajas deseadas para obtener una buena dentadura sin molestias ni sacrificios.

1^a A qui solo hacemos las extracciones, ORIFICACIONES Y EMPLOMADORAS sin el más mínimo dolor, por medio de la máquina anestésica insensitiva que poseemos única en la América del Sur y hacemos toda clase de trabajos con los en el arte dentario sin exclusion, a satisfacción del más exigente.

2^a Los precios son al alcance de todas las clases.

3^a Alguano lo fuera como lo pagar el trabajo al contado lo podrá hacer por mensualidades de uno a dos pesos ó más, según lo acomode y plazga.

4^a Luego todos que lo aseguran sus dientes por la suma de CINCUENTA cts. por mes, siempre que los suscritores de cada familia sean menos de cinco, siendo mas se hará una rebaja de un veinte por ciento a los que se les cuidará la dentadura haciéndoles toda clase de reparaciones que fueran necesarias, hasta colocarse la dentadura completa si hubiese necesidad, por lo tanto los asegura los tendrán derecho a que los Directores lo mantengan la dentadura en perfecto estado de conservación ya sean los dientes naturales ó artificiales.

Pido a las familias que concurren al Instituto y plian datos, y se suscriba al menos uno de ellos y así podrán ver las innumerables ventajas que les reporta el tener asegurada la dentadura en dicho Instituto.

Grand Hôtel du Parc Giot
A COLON

Tenu par M. Maupéu, propriétaire de l'Hôtel de LA PAIX a Montevideo

M. Maupéu a l'honneur d'informer les familles de Montevideo et sa nombreuse clientèle, qu'il a pris en location le Grand Hôtel du Parc Giot à Colon, lequel est ouvert au public depuis le 1^{er} Septembre.

Ce magnifique établissement, sans égal dans l'Amérique du Sud est parfaitement meublé avec les meubles venus par l'Hôtel National, et assure aux familles un confort comme il n'y en a dans aucun autre.

Villa Colon est réputée comme une des localités les plus saines et les plus gaies des environs: vues pittoresques, avenues plantées d'arbres majestueux, tramway depuis la station jusqu'à l'Hôtel; en un mot tout ce qui peut rendre la campagne agréable, uni à la proximité de Montevideo font de cet établissement une spécialité dans la République.

Il y a des appartements complètement inépuissables pour familles et nouveaux mariés et de grands salons pour banquets.

Le service est soigné et les prix réduits.

La réputation dont jouit l'Hôtel de la Paix de Montevideo est la meilleure garantie pour les personnes qui désignent l'honneur de leur clientèle, assurées d'un service impeccable.

L'Hôtel dispose de voitures et chevaux de l'écurie.

GRAND HOTEL ESPAGNOL

DE

JOSEPH GUARDIOLA

Le propriétaire de ce magnifique établissement a l'honneur d'aviser sa nombreuse clientèle que pour lui procurer plus de commodité, il a ouvert les luxueux salons donnant sur la rue Sarandí 395, 397, 399, contigus à l'Hôtel, et avec communication à la rue Uruguay 10.

Le service a été notablement amélioré, la cuisine est à la charge d'un excellent maître d'hôtel, les prix sont modiques. La propreté et le bon goût règnent dans toutes les dépendances.

En visitant les vastes salons, particulièrement ceux destinés aux familles, chacun pourra se convaincre que l'Hôtel Espagnol est unique en son genre à Montevideo.

C'est aussi l'unique hôtel qui soit entouré par plusieurs lignes de tramways, communiquant aux bords de la Plaza Ramirez, les Pósitos, la Place de l'Indépendance, etc., les quels passent devant les diverses portes de l'établissement.

Il y a des salons froids.

Prix accessibles à toutes les bourses.

Service à domicile.

Sarandí, 395, 397 et 399.—Uruguay 10.—MONTEVIDEO

JEAN RAMEAU

SIMPLE

— Ah! mais non! rugit-elle! Pas cela! non non!

La veuve lui avait fait lâcher, ou l'impression.

— Sept francs! Sept francs et trois sous...

cria Ambroisine après avoir compté, la savez bien que mon porte-monnaie contenait à peu près ça!

Et, sourd aux protestations, elle se rejeta sur la jeune fille.

Capitaine, une personne venait de Pére. Une personne, deux, trois, attirées par les cris. Quelqu'un apportait dans une chaise longue, pour voir.

Ambroisine se tourna vers les arrivants:

— Savez-vous qui c'est? leur cria-t-elle. Savez-vous qui c'est?

Et poussant la jeune fille vers eux:

— Tenez! regardez!

Zélie trembla.

— Ah! c'est trop long! elle. Au secours! Je n'ai rien fait!

Mais soulaïn elle se tut.

Là, près d'elle, se frottant les yeux avec ostentation, un jeune homme, Léon!

— Léon! implora Zélie, secourez-moi!

— Vous! s'écria le jeune homme en la recon-

naissant. Mon Dieu!...

Il se tourna vers sa mère:

— Mamant! mamant!...

— Eh bien, quoi?

— Ce n'est pas elle!

— Q'est-ce que tu dis?

— Je te jure que... que ce n'est pas...

— Qu'est-ce alors?

— Qu'il se... je...

Et balbutiant, il leva les yeux vers Zélie.

La poitrine oppressée, Zélie ouvrait les yeux, tout grands. Il n'y eut que ce regard entre eux, que ce regard muet, ardent, (qui dura)...

— Elle sut quel était le rôle, pour elle, il avait joué, comment il s'y était pris. Elle devina le rôle joué par le petit frère, dans la scène de la grange.

Elle s'expliqua la suite la suite simulée, loin

CARNÉ LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

Agentes Generales en el Estranjero

G. Ortuño, Cangallo 1020, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New-York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8, Genova.
J. Michel, Villa Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Geo Cusling y Ca., Londres.



EXTRACTO LIQUIDO

PEPTOGENOYI, PEPTONIZADO

DEL DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

POR VILLEMUR Y VALDEZ GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

CALLE URUGUAY NUM. 175

-5112-

Modalla de Oro Paris 1880 Modallado Oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Maison spéciale de Glaces

(Helados à la Napolitana)

PLACE INDEPENDENCIA ESQUINA GENERAL LINIERS

Près du Théâtre Solis

Nous portons à la connaissance du public que le fabricant de glaces qui a porté cette nouveauté à Montevideo a ouvert cet établissement où les consommateurs trouveront la plus grande variété de glaces. En outre la maison dispose de deux grands salons élégamment meublés dont l'un est spécialement affecté aux dames et familles.

Nous espérons que le public saura favoriser comme il le mérite cet habile industriel. Chaque glace (helado) 10 CENTIMES.

TALLER MECANICO DE CARPINTERIA

TORNERIA Y ASERRADERO A VAPOR

JUAN BAUTISTA CASTERAN

Especialidad en persianas à la Americana, escaleras de caracol y obra concerniente al ramo.

Precios sin competencia

CALLE COLONIA 300 ESQUINA OLIMAR

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

CALLE MERCEDES NUMEROS 38 Y 39

Esquina Florida números 98 100 y 102

Casa introductora y Fábrica. Se vende por may y al

PRECIO FIJO Y AL CONTADO

Esta casa se recomienda por su surtido general de toda clase de artículos de menaje de Bazar, de mercadería, libros en blanco, etc., etc.

Especialidades y fábrica de escaleras de toda medida, para tiendas y casas de negocio, pintores, jardines y casas de familia.

Sillas-escaleras, bancos-mesas, taburetes, armarios, flambreros, y toda clase de artículos de madera, carretillas de mano, etc., etc.

Gran surtido de mercadería.

Utensilios de cocina de todas clases, de fierro batido, esmaltado, etc.

Cristalería y vidrios, surtido general de copas, botellas, platos, etc.

Cepillos, escobas y plumeros de todas clases.

Artículos para colegios, librerías, papelerías, y artículos de escritorio.

Canastos de todas clases.

Cubiertos, cuchillos, cucharas, tenedores, hachos, etc, desde el artículo más ordinario hasta el más fino.

Artículos de hojalatería en general.

Artículos de ferretería en general.

Porcelana y loza gran surtido, Juegos de mesa, de té, café, etc.

Lámparas, candeleros, etc.

Insecticidas y multitud de artículos, de juguetes y especialidades que por su gran variedad no se pueden enumerar.

Artículos para riegos artificiales.

Molinos de viento, premiados en todas las exposiciones, para motores y friezos. Se colocan y se hacen todos los trabajos concernientes, y al efecto la casa se recomienda por los trabajos que ha hecho.

Estos molinos se recomiendan a los estancieros, chacareros, quinteros é indus.iales. Trabajos garantidos.

Se encarga la casa de hacer pozos artesanos surgen y semi-curados.

La mejor recomendación es el aumento de su venta continua, lo que le permite ser un constante artículo nuevo y pagar sus precios fijos, fuera de toda competencia.

Por cualquier pedido, dirijase al agente del BAZAR ENCICLOPEDICO, calle Florida, números 38, 100 y 102, esquina Mercedes, 38 a y 39 b.

recios fijos.

du Pére, après laquelle le volonte, sournoisement, était revenu se coucher dans son lit, pour dépester les soupçons.

Zélie avait dit deux semaines, encore, les yeux palpant, les poumons enflammés. Puis ses bras retombèrent, comme, si en elle le cœur s'était rompu.

— Eh bien, oui... balbutia-t-elle. C'est moi!...

— Mamant! c'est faux! cria Simple. Je...

— Tais-toi! fit Ambroisine. Va chercher du vinaigre: elle se trouva mal.

Et Léon obéit.

Saligne, dimanche 27 octobre.

Monsieur le Secrétaire général,

J'ai l'honneur de vous adresser, sous ce pli un mandat-poste de 14 francs 20 centimes, soit 10 francs pour un abonnement à la Revue des Poètes contemporains et 4 francs 20 centimes pour une préface de quatre-vingt-quatre vers, la «Fée rose», que j'ose présenter au concours actuellement ouvert.

Daignez agréer, Monsieur le Secrétaire gé-

néral, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

LÉON DORIS fils,

à Saligne (Landes).

Lorsqu'il eut envoyé cette lettre et ce mandat, Léon, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, se dirigea vers la demeure de Zélie.

Les Terrado habitaient, à cinq cents mètres du Pére, une maison basse, propre, simplette, bâtie près d'une carrière de terre rouge.

A côté, un étang vaseux qu'encastraient des peupliers et des saules. La maison principale était flanquée d'un bâtiment misérable, à cheval sur le ruisseau qui alimentait l'étang. Un moulin. Un moulin demeurait là, sous la dépendance des Terrado. Les deux habitations portaient dans le pays le nom commun de Moulin-Vieux.

Léon n'avait aucun bat déterminé en faisant cette promenade. Il s'arrêta près de la carrière rouge et s'assit sur une racine d'arbre. Et réfléchissant, il trouva qu'il était Zélie qu'il voulait voir.

Après son évanouissement de la nuit, la jeune fille avait été soignée soigneusement par Ambroisine. La veuve Doris, une bonne femme,

toute en cœur, malgré les apparences, pleurerait même comme une gamine, en voyant ce beau tendron de fille évanoui à cause d'elle.

Et quand Zélie s'éveilla, grâce aux frictions et au vinaigre promené sous ses narines, Ambroisine l'embrassa, puis lui demanda pardon. Même, elle lui glissa ses sept francs et trois sous dans la poche, d'une main furtive, et rêta ensuite un Arc Maria pour que la bonne Vierge ramenât dans le droit chemin cette bichette égarée.

Et Zélie s'en était allée, sans rien dire, vers les dix heures et demie, en compagnie de la veuve calmée, qui l'avait reconduite jusqu'aux abords du Moulin-Vieux.

De la fenêtre de sa chambre, Léon avait vu tout cela. Il était ramonté dans sa grange, sur l'ordre impérieux d'Ambroisine. Et il s'était abîmé de plus en plus, en roûlant dans sa tête des projets contradictoires.

— Mon Dieu! mamant me ferait rendre l'argent volé, si j'osais la vérité tout de suite!...

Et cette effrayante perspective avait, toute la nuit, paralysé sa langue.

A suivre.)

REVUE PARISIENNE

Journal de la vie parisienne

PREMIER ANNEE CINQ FRANCS TOUT PAYÉ

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

REVUE PARISIENNE, 10, rue de Valenciennes, PARIS